

**Yassine Kimakhe**

## **DAKAR. DISCUSSION**

Lors des différentes séances, les membres des divers groupes de travail présentèrent leurs villes respectives au moyen de statistiques: furent évoqués l'explosion démographique et la croissance incontrôlable des bidonvilles, des taux de chômage aberrants, un niveau de vie largement au dessous du seuil de pauvreté, la criminalité et la prostitution; en bref l'impossibilité d'y vivre. Ces données statistiques, aussi arbitraires fussent-elles et que l'on retrouve aussi bien pour ce qui concerne Le Caire, Lagos, Karatchi, Calcutta ou Manille, ne sont autres qu'une preuve montrant que la ville en question fait partie d'une nouvelle élite, d'un cercle clos et exclusif de grandes villes. Concurrençant la grande ville d'Europe et d'Amérique-du-Nord, cette élite à emprunté ses structures profondes, structures de par elles-mêmes marquées par une concurrence de métropole à métropole, les représentants de chacune d'elles désirant voir leur ville en tête du peloton. Cette concurrence ci-évoquée s'opère au biais des superlatifs. A l'image de la course entre Londres et Paris, Paris et Berlin ou Berlin et Barcelone par exemple, désirant pour chacune d'elles s'arroger les qualificatifs de la grande ville la plus moderne, la plus inspiratrice ou la plus féconde culturellement, nous assistâmes à une concurrence que l'on pourrait désigner de sensiblement équivalente entre les villes d'Amérique Latine. De Mexico et Lima, Lima et Buenos Aires, Buenos Aires et São Paulo, São Paulo et La Havanne, l'on vit chacune d'elles présentée comme la plus sale, la plus bruyante, la plus tentaculaire et dans son incontrôlabilité la plus fascinante et la plus débordante de vie. Ces superlatifs tendant au chauvinisme sont d'autant plus intéressants qu'ils s'assimilent des métaphores bibliques empruntées à l'Apocalypse pour la ville de Mexico, à celle de la paillarderie pour São Paulo, de la prostituée se parant en façade pour La Havanne, de la mère pour Lima et enfin de la maîtresse pour Buenos Aires, preuve du bagage culturel ibérique.

Aux côtés de ces visions masculines et personnifications féminines pour les métropoles latino-américaines, Uanhenga Xitu, écrivain, symbolisa la

ville de Luanda en tant que mère qui, après le départ des Portugais est devenue point de convergence des différents groupes ethniques constitutifs de la nouvelle nation angolaise - tout comme le Phénix renaissant des cendres sous forme de poule couvant des oeufs de formes et couleurs diverses.

La séance concernant la ville de Dakar fut marquée par la présence de la danseuse sénégalais Germaine Acogny en place et lieu d'un homme de lettres. Une fois de plus, cela nous permit de remarquer que l'importance que nous sonçons à la littérature écrite est loin d'être partagée à travers le monde. Se référant à la phrase délèbre de l'ancien Président du Sénégal, Léopold Sédar Senghor: "Je danse, donc je suis", Germaine Acogny montra dès le début de la séance que la danse, dans un pays africain comme le Sénégal, est le mode d'expression et de transmission privilégié: "Mon corps c'est ma plume". Ceci n'est pas seulement la conséquence de l'analphabétisme d'une grande majorité de la population, pour lui-même souvent mis en cause et expliquant combien, au Sénégal, la littérature écrite de langue française est peu lue, mais surtout parce que la littérature traditionnelle sénégalaise et africaine en général s'appuie sur la non-séparabilité de la parole, de la musique, de la danse et du rythme.

La littérature sénégalais de langue française est une littérature de modèle européen que Karsten Garscha définit comme littérature urbaine de Dakar et de Saint-Louis, par opposition à la littérature traditionnelle à transmission orale et corporelle.

La ville de Dakar comme elle nous est présentée dans la littérature sénégalais de langue française est le lieu de convergence de contradictions multiples: Karsten Garscha parle, comme l'on peut le rencontrer chez Abdoulaye Sadi et Sembène Ousmane par exemple, d'un état de civilisation par opposition à la nature, de l'anonymat ressenti au sein de la foule par antagoniste à la vie de famille. Dakar est la ville du temps qui passe, du temps montré, de la fuite en avant contrastant avec un monde traditionnel dans lequel la notion de temporalité n'a d'autre valeur que la dégradation et le renouvellement. Elle est aussi opposition d'une société ayant pour fondement l'argent par rapport à une autre fonctionnant sur l'échange. Ceci implique que les valeurs défendues, les buts à poursuivre, les désirs entretenus au tréfonds de chacun, c'est-à-dire un certain standing, donc une aliénation par la consommation divergent fondamentalement d'une autre société aux côtés de laquelle elle cohabite (l'arrière pays mais aussi le flux permanent des personnes en provenant et cherchant un travail). Le chômage extrêmement important dont elle fait montre entraîne que, face à ces fantômes du monde européen et également pour les atteindre, la corruption des mœurs y est très largement répandue - il en est d'ailleurs de même dans toutes les grandes villes africaines dans lesquelles les classes dites moyennes n'existent pas. Le déraillement culturel y

sont peut-être présentés sous leurs formes les plus séductrices. Chez les romancières Mariama Bâ, Aminata San Fall et Nafissatou Diallo, la ville de Dakar représente par contre la possibilité de l'émancipation à l'image de celle que propose la société européenne, soit le rejet de la polygamie. Germaine Acogny pour sa part appuie sur le fait que la ville permet, par un constant mouvement de flux et de reflux, d'introduire également cette autre conception de la femme dans les villages. Il serait nécessaire d'ajouter ici que culture traditionnelle et européenne s'y voient intimement mêlées.

Germaine Acogny est une danseuse qui a su unir la danse d'expression traditionnelle à la chorégraphie d'origine européenne. Son travail consiste à utiliser des textes empruntés à la littérature sénégalaise de langue française, tels les contes de Birago Diop, les poèmes de Léopold Sédar Senghor ou les mythes de Bernard Dadié. Elle désire par ce biais, adaptant de fait une littérature de modèle européen et la réintroduisant au sein de la littérature traditionnelle, faire comprendre son message à un plus grand public. La danse comme langue, ayant pour support le corps et non le mot, l'écriture, la lettre est universelle. Néanmoins il faudrait ici relativiser et dire qu'un système équivalent n'est pas applicable à l'Amérique Latine: la grande ville du Sénégal s'oppose au reste du paysage alors que celle d'Amérique Latine est partie constituante de celui-ci, tout comme la culture de l'ancien colonisateur, assimilée mais ô combien remodelée.